

J.P.Leclercq

Chroniques du troisième âge

Le concierge

Ca l'emmerdait vraiment, ce titre de « concierge » ! D'abord, il ne pouvait pas s'empêcher d'y entendre « con » et « cierge ». Or, il ne se prenait pas pour le premier et avait en abomination le second. Et puis... et puis on en avait tant dit sur les concierges... Faire ce boulot ou un autre ne le tracassait guère, mais l'étiquette lui paraissait infâmante ; lui qui avait été successivement un enfant difficile, un adolescent caractériel, un marin au long cours pittoresque et presque polyglotte, un

résistant armé téméraire, un pensionnaire de Buchenwald miraculé et, in fine, un garde-champêtre plutôt atypique. Il était et avait été en effet communiste déclaré, en guerre permanente avec l'autorité et avec le curé ...sauf quand il s'agissait d'aider le pauvre monde.

On ne sort pas intact de pareilles tribulations. On ne replonge pas non plus impunément dans la médiocrité du quotidien. Il s'était consolé en abusant largement du jus de la treille, de la cruauté et de la bêtise des humains sans pouvoir pourtant se libérer des cauchemars qui le dressaient dans son lit en proie à d'épouvantables visions concentrationnaires. Dire qu'en outre, il avait un peu abusé de sa position de gardien de la paix pour troubler celle des ménages est un euphémisme . Cela expliquait que mis prudemment à la retraite anticipée par des autorités communales soucieuses de respectabilité, il ait du se trouver un complément de revenu.

Mais.....« Concierge ! »

Alors que, quand il était de mauvais poil, il pouvait n'adresser la parole à personne pendant des jours !

Il préférait se qualifier d' « homme à tout faire », ce qui est autrement honorable, viril et valorisant. Et vraiment, il faisait tout, en effet ! Au bas de l'échelle, certes, mais partie essentielle, rouage indispensable sans lequel la machine à conserver les vieux n'aurait plus pu fonctionner. A lui seul il était la plomberie, le chauffage, le circuit électrique, la serrurerie, la peinture... Bref, à lui tout seul, il maintenait en état ces choses qu'on ne voit plus tant il semble qu'elles soient « normales » mais dont la lente dégradation eut vite donné aux lieux des allures de taudis. Grâce à lui, permanence illusoire, les murs restaient les murs. Ne changeaient, emportés par le temps, que les éphémères Mathusalem qu'ils encadraient un (dernier) moment. Par la magie de ses mains, le mouiroir se déguisait, se donnait d'hypocrites allures domestiques de confort petit bourgeois.

Ca, c'était la partie noble, le côté valorisant de ses activités. Il y en avait d'autres, hélas. Comme la gestion des poubelles, par exemple. Tout ce qui

est méprisable n'est pourtant pas pour autant sans intérêt. Et cet intérêt était par lui dûment prélevé sur les mille et une petites choses qu'il y récupérait sans vergogne. Chaque fois qu'une vieille, qu'un vieux « libérait sa chambre » et s'en allait planter ses choux dans un hypothétique walhalla, tout ce que, ni la famille, ni le personnel n'avait voulu s'approprier des derniers biens du défunt aboutissait inéluctablement aux ordures et donc sous l'œil expert du concierge.

Un coup d'œil lui suffisait pour discriminer ce qui allait intéresser Michel, son pote brocanteur, et ce que cela allait, en conséquence, lui rapporter en bouteilles de vin. Il avait été fort étonné au début de ne pas y trouver que du rebut. Rien en or, évidemment. Mais de ces curiosités qui accrochent le chineur : cannes de jonc,....., poudriers en émaux cloisonnés, breloques diverses...

Il ne ramassait jamais l'un de ces objets sans ressentir une émotion, sans penser au sens dont un autre être l'avait chargé, au point de s'en faire accompagner dans cet endroit en cul de sac.

C'est par le biais de ce petit trafic anodin pourtant, que sa vie allait complètement basculer.

Un jour que, avant de laisser filer les poubelles, il en filtra le contenu, il en retira, entre autres babioles un étui à cigare en croco. Celui-ci suspendit son geste machinal de par la perception d'un poids tout à fait disproportionné. Notre homme (nous l'appellerons Georges) retourna donc d'un air perplexe l'objet entre ses doigts et, naturellement, essaya de l'ouvrir. Peine perdue. Il semblait hermétiquement clos comme si on en eut collé ensemble les deux parties emboîtées.

On ne désarçonnait pas facilement Georges. Il secoua la tête pour chasser des brumes cérébrales dont, croyait-il, l'alcool du matin, celui qui lui permettait de fonctionner « normalement », était forcément responsable et mis l'objet en poche en vue d'un examen ultérieur plus approfondi.

La journée se passa donc « normalement », ponctuée de visites brèves mais gratifiantes à la dive bouteille qu'il gardait dans sa loge, bien à l'abri (procuré par l'armoire à pharmacie) d'éventuels regards inquisiteurs.

Vers dix-huit heures, la susdite tirant à sa fin et la journée de travail aussi, il rentra, s'assit comme à l'accoutumée dans sa cagna, referma

soigneusement la porte, déposa le toujours étrange étui sur le manteau de cheminée, déboucha un second exemplaire, alluma la télé et se mit en devoir de se passionner pour les choses du monde.

Ah ! Les choses du monde ! Toujours la même rengaine, toujours cette impression qu'il s'était battu pour rien ; que les trente-six kilos qu'il faisait à peine à sa sortie de Buchenwald ne pesaient décidément pas bien lourd dans la balance ; que, depuis, au lieu que les choses s'améliorent, elles lui semblaient empirer ; que, de déception en déception, il était passé d'une rage manifestée à une colère rentrée puis, avec la sensation de cogner dans du beurre, au haussement d'épaule teinté d'amertume. Convaincu que les humains bousillaient toutes leurs chances, qu'ils ne valaient pas la peine qu'il s'était donné, il avait donc finalement choisi de s'occuper de lui-même avant qu'il ne soit trop tard, avant la fin du parcours.

On ne peut pas dire que la télé le détendait. De Ruquier à la « ferme africaine », elle ne faisait qu'étaler, en guise d'humour, une ironie méchante,

voire cruelle, à côté du spectacle navrant de la débilité la plus éhontée.

Un bruit de fond... juste un bruit de fond pour tapisser le vide de la soirée et accompagner la bouteille qu'il fallait vider avant le coucher.

... A propos de bruit de fond. Il s'y était cette fois produit une modification qu'il ne perçut pas tout de suite. Comme un léger sifflement qui alla en s'amplifiant.

Malgré l'anesthésique qu'il s'enfilait verre par verre, cela commençait à l'incommoder. Il leva des yeux qui erraient sur la toile cirée de la table, dirigea vers la télé un regard chargé de rancune et attendit. Non seulement le bruit continuait, mais il allait s'amplifiant. Il fallait bien secouer l'hébétude et faire quelque chose. Il se leva, saisit la télécommande, lui jeta un œil excédé (il n'avait jamais fait l'effort d'en apprendre les secrets) puis fit ce que lui dictait l'instinct : la pauvre télé prit une baffe, puis une seconde puis fut vigoureusement secouée. Elle résista à tout. Le sifflement aussi. D'autant plus qu'il lui fut bientôt évident qu'il venait d'ailleurs. Il navigua comme il put jusqu'à la source et, bien que ses yeux n'en croient pas ses oreilles,

il dut se rendre à l'évidence ! Le sifflement émanait de l'étui à cigares ramassé le matin et qui trônait sur la cheminée, illuminé par brèves périodes d'étranges halos violets.

Il se frotta les mirettes, se versa illico une rasade dans l'espoir de remettre la normalité en place, pensa fugitivement qu'il avait encore une fois trop bu, et tendit la main vers l'objet. Il était chaud ! Non pas brûlant mais perceptiblement chaud. D'une chaleur douce qui lui pénétrait la pulpe des doigts, puis les os, remontait au poignet, le long du bras, atteignait la poitrine où elle irradiait. Il compara avec la sensation procurée par un bon whisky. Peu à peu, toujours comme un alcool corsé, cela lui montait à la tête, gommant toute pensée, fixant son regard sur le vide. Il fit, sans l'avoir voulu (d'ailleurs il n'y avait plus rien pour « vouloir »), un pas vers la porte, puis un second. Des pas d'automate, comme en exhibaient jadis en vitrine les grands magasins aux fêtes carillonnées. Le sifflement s'était interrompu.

Il franchit ainsi son seuil et, toujours sur pilote automatique, s'enfila couloir sur couloir, guidé par une force qui n'était plus la sienne. Il était tard. Les

pensionnaires à cette heure étaient couchés et Noémie, l'infirmière de garde si plongée dans ses mots fléchés qu'il eut fallu au moins l'alarme incendie pour lui faire lever le nez.

Il se retrouva face au placard où il rangeait le bric à brac indispensable à l'exercice de ses bricolages quotidiens, l'ouvrit, se saisit d'un tournevis d'un modèle bien spécifique, empoigna une lourde gueuze de fonte qui traînait là depuis bien avant lui et dont il n'avait jamais perçu l'usage, puis, le pas alourdi par cette forte charge, reprit sa déambulation programmée.

Elle l'amena pile devant la chambre 23 dont un crêpe noir ornait la porte. S'il n'avait été dans l'état de zombie qui était le sien à ce moment, il aurait immédiatement reconnu la chambre de son vieux pote Armand avec qui il avait passé une partie de ce qu'il aimait appeler par dérision « ses vacances en Allemagne ». Il se serait souvenu qu'Armand, dont il avait été sans doute le seul « ami », était un type atypique, hors du commun, dont les comportements imprévisibles dénotaient parmi les pensionnaires. Un mal à l'aise, un « exilé », un

jamais vraiment sûr d'être à sa place. Un qui avait fermé son parapluie tout seul, furtivement, enfermé dans sa chambre ; même qu'il avait fallu faire venir un serrurier et que, dès l'ouverture de l'huis, la puanteur avait été si forte qu'il avait fallu faire procéder d'urgence à la mise en bière ; que personne n'avait réclamé le corps ; et que, last but not least, cet étui à cigare inquiétant sortait tout droit du tiroir de sa table de nuit !

Toujours « hors de lui », privé de conscience discriminative et de libre-arbitre, il ouvrit la porte avec son passe, se dirigea vers le cercueil qui trônait au milieu de la pièce, sortit son tournevis, et se mit en devoir de démonter le couvercle. Cela prit du temps. Quand enfin la lourde pièce de bois bascula découvrant le sac plastique qui laissait voir le visage prématurément bleui de ce qui avait été Armand, il respira un grand coup, et, mobilisant toute sa considérable énergie, se mit en devoir d'extraire le corps de son étui en bois. Ahanant, il y parvint, laissa choir le corps sur le sol. Bruit mat. Toujours ahanant, il plaça soigneusement sa gueuze de fonte dans le dit étui, la cala avec les

coussins du fauteuil et se mit en devoir de refermer la boîte.

Il ne manifestait toujours aucune émotion. L'esprit vide, il chargea le cadavre ensaché sur son épaule et, péniblement (Armand avait été une fameuse pièce d'homme), le chargea sur son épaule.

Armand fit ainsi son dernier voyage, d'enfilade de couloirs en traversée de cour.

Dans la poche du porteur, le mystérieux objet continuait à émettre sa douce chaleur.

Toujours sans s'en rendre compte, Georges finit par aboutir à sa voiture, parkée dans la ruelle qui frangeait l'arrière du home. Il en ouvrit le coffre, y bascula sa charge, referma, se mit au volant et démarra. La nuit était tombée, d'une opacité de velours noir dans laquelle les phares creusaient un tunnel jaune. Il conduisait mécaniquement, le regard fixe. Dans cet état hypnotique, le temps est suspendu. Impossible donc de mesurer combien de temps dura la macabre équipée. Cependant l'environnement avait changé, à la ruelle pavée avait succédé l'asphalte peinturlurée du centre ville, puis le goudron rectiligne d'une grand route

bordée d'arbres. Ensuite la voiture vira à la perpendiculaire dans un petit chemin à peine carrossable dont les ornières finissaient par se dissoudre sur le moelleux tapis d'aiguilles d'une sapinière.

Dans les phares, juste en face : une boîte. Une boîte rectangulaire d'une matière indéfinissable. On eut dit que seule la faible fluorescence des parois en délimitait les contours. Une boîte de lumière, en quelque sorte ; de taille suffisante pour y loger le cadavre. Visiblement, elle l'attendait !

Il, ou du moins son corps, toujours programmé comme un ordi, sortit, rouvrit la malle arrière, en retira péniblement le cadavre dans son sac en plastique. Le hissa à nouveau sur ses épaules, marcha d'un pas ferme jusqu'à la boîte de lumière, et y balança son fardeau.

Dans sa poche, la chaleur du pseudo étui à cigares devint intense, il était animé d'une vibration proche de celle des téléphones portables. Même il grésillait. Georges senti la brûlure sur sa cuisse et sursauta. Instinctivement, il retira l'objet de son pantalon et, tant il lui brûlait les doigts, le jeta au sol.

Le corps, à l'intérieur de la boîte disparut soudainement. L'étui à cigare, lui, sembla se dissoudre dans le sol.

Et Georges s'éveilla...enfin... partiellement.

Il restait là, prostré, les yeux rivés à l'endroit où s'était évaporé Armand. Et peu à peu son mental se remettait en route. Toute sa vie défilait devant ses yeux. Pas seulement sa vie, mais tout ce qu'elle lui avait appris sur la planète et ses habitants. Tout à coup, dans une sorte d'hyper conscience, de perception totale, il sut. Mieux, il vit. C'était terrifiant. Impossible à regarder en face, douloureux et brûlant comme l'éclat du soleil.

Il n'avait pas peur mais il ferma les yeux. Derrière les paupières, une dernière vision : le portillon du crématoire de Buchenwald où il avait « travaillé ». Il se sentit pris d'une immense fatigue, d'un immense découragement. Un grand soupir lui fendit l'âme, ses épaules s'affaissèrent. Mais il se redressa, rouvrit les yeux, et, totalement lucide, cette fois, délibérément, marcha jusqu'à la boîte et s'y allongea.

On retrouva la voiture, clés sur le contact, portière ouverte, coffre béant.

On chercha vainement trace de lui.